

Le mal, c'est que dans ces corps les membres sont nommés à vie. La cooptation y est bien faite pour maintenir le traditionalisme le plus malfaisant.

— Les prix triennaux et les innombrables primes à l'art dramatique n'ont jamais encouragé que les médiocrités.

M. Vermeyleen jouit d'une large aisance et est un flamingant pointu. Son opinion n'est donc pas pertinente.

Néanmoins quelques-unes de ses objections semblent judicieuses parce que, quelque peine que l'on prenne pour la justifier, l'intrusion officielle dans le mouvement littéraire d'un pays restera toujours suspecte aux esprits indépendants.

MÉMENTO. — Le 9 juillet a été inauguré au parc public d'Anderlecht (faubourg de Bruxelles) le Monument érigé à la mémoire du romancier *Prosper-Henri Devos*, tué à l'ennemi.

La pose d'une plaque commémorative sur la maison natale d'*Emile Verhaeren* a été fêtée à Saint-Amand le 20 juillet.

Le Salon triennal s'est ouvert cette année à Gand.

Une exposition des *Mattres impressionnistes français* est visible en ce moment au Musée Ancien de Bruxelles.

La Renaissance d'Occident publie un nouveau roman de Georges Eekhoud : *Le Terroir incarné*.

Dans son numéro d'août, la même revue publie une belle étude d'Hubert Krains sur *Emile Verhaeren*.

Au sommaire du *Thyrse* du 15 juillet M. A. D. Vander Horst publie de curieuses pages sur *la Vie familiale juive* extraites d'un volume à paraître sous le même titre.

Signaux dans son numéro 11-12 groupe les noms de Henri Hertz, P. G. Van Hecke, Franz Hellens, Marcel Duminy, Blaise Cendrars, Jethro Bithell, Pascal Pia et André de Ridder.

Max Jacob, Paul Fierens, Franz Hellens, Elie Ehrenbourg signent le n° 3 du *Disque vert*.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

Divers ouvrages. — Nous avons mentionné brièvement, dans notre chronique du 15 janvier dernier, la publication des *Madrigaux* et de la *Messe des Morts* du Français Jean Brudieu, organiste de la Seo de Urgel, par les soins de la Section de Musique de l'*Institut de Estudis Catalans* (voir *Mercure*, n° 544). Nous avons lu, dans *The Nation and The Athenæum* du 7 janvier dernier, l'article qu'a dédié à ce beau volume le musico-

graphe anglais J.-B. Trend et y renvoyons, par suite, ceux qui voudraient en connaître l'appréciation. Nous nous bornerons, pour notre compte, à noter ici que ce premier volume des *Publicacions del Departament de Música de la Biblioteca de Catalunya* est, pour un début, un très beau début. Le maître Felip Pedrell, dont la cession généreuse de la riche bibliothèque musicale à ce Centre Catalan est digne d'être louée, a, comme nous l'indiquions, narré comment l'on avait découvert l'exemplaire *De los Madrigales del Muy Reverendo Ioan Brudieu* à la Bibliothèque de El Escorial et, aussi, fait une critique perspicace de la technique musicale de Brudieu, en insistant sur le caractère éminemment populaire des mélodies qui embaument, vraiment, ses *Goigs de Nostra Dona*, harmonisés avec tant de plénitude. On ne laissera pas, d'ailleurs, de remarquer la tendresse du madrigal III, l'expressivisme du IV^e, l'inspiration poétique du *cavaller* Auzias March dans le XIII^e, si débordant de purs accords, vrai chef-d'œuvre technique de Brudieu. Le récit de la vie de Brudieu a été écrit par le prêtre Mn. Higiní Anglés. Nous y avons trouvé une bonne description de l'ambiance à Urgel — ou, mieux, Urgell — et de sa « chapelle » musicale, etc., ainsi que de la recherche, puis de la trouvaille du manuscrit grand in-folio contenant la *Misa defunctorum* à quatre voix de Jean Brudieu. L'étude qui est faite de ce *Requiem*, tant du point de vue de son style musical que de celui de sa valeur liturgique, vaut la merveilleuse analyse qui est tentée de sa structure. Il serait intéressant de rechercher jusqu'où s'est étendue, en terres catalanes, y compris les régions valenciennes, — cette influence de la technique polyphonique de l'organiste originaire du Pays de Foix. Ce parfait volume contient, en outre, un *Appendice* de notes biographiques, dû à Mn. Pere Pujoli Tubau, et 244 pages de transcription musicale très nettement gravées par l'imprimeur de musique A. Boileau i Bernasconi, à Barcelone (Provença, 285). L'édition, extrêmement soignée, fait, — ce nous est un plaisir de le répéter, — honneur à l'*Institut*, mais n'est pas une nouveauté, car ce centre de Culture a coutume de faire très bien ce qu'il fait.

L'*Editorial Catalana* (1) a donné cette année — comme tome

(1) Rappelons que cette Société Anonyme publie : *La Veu de Catalunya*, quotidien nationaliste catalan ; *Agricultura* ; *Biblioteca Literaria* ; *D'ací d'allà* ; *Economia i Finances* ; *Biblioteca Catalana* ; *Enciclopedia Catalana* ; son adresse est : Escudellers, 10 bis, etl., Barcelona.

XXX de son *Encyclopédie Catalane* — une réédition de l'ouvrage publié en 1905 par En Lluís Duran i Ventosa sur le *Régionalisme et le Fédéralisme (Regionalisme i Federalisme)*, l'un des ouvrages qui — avec *La Nacionalitat Catalana* de feu Prat de la Riba — constituent la clef de voûte de l'édifice politique rêvé par la Catalogne de la *Lliga regionalista*. Car, sans aucun doute, M. Duran i Ventosa est l'un de ceux qui ont construit la doctrine moderne du nationalisme catalan et contribué, pour une bonne part, au mouvement de renaissance catalaniste contemporain. La date de ce livre en explique le ton de polémique et son opportunisme même, reconnu à la *Préface* par Prat de la Riba, est l'indice d'une époque. Alors, ce qu'il fallait surtout, c'était s'adapter aux circonstances pour essayer d'en tirer le plus possible de profit et secouer le peuple en l'accoutumant à une action à laquelle ne le préparait pas un passé de docile adaptation au « castillanisme » du Plateau Central. On ne relit pas ces pages, aujourd'hui, sans quelque mélancolie. *Régionalisme et Fédéralisme* : tels furent, en effet, les mots d'ordre d'une agitation complètement périmée. Au sortir de la méditation de ce livre, nous avons parcouru en esprit le chemin qui sépare la Barcelone de cette lointaine époque de celle qui se prépare à recevoir les visiteurs étrangers qu'attirera la prochaine exposition d'électricité. Ce chemin, pour brillant qu'il soit du point de vue littéraire, ne l'est guère du point de vue social. On ne saurait, pour peu qu'on observe attentivement l'état des choses en Catalogne, nier, en effet, qu'une profonde régression ne se soit produite dans les esprits directeurs du mouvement catalaniste et que, si l'évolution des lettres catalanes a continué à aller de l'avant, celle des doctrines politiques n'a pas suivi la même progression. Sans doute, notre rubrique — qui est celle des *lettres* et non du mouvement social et économique — nous interdit de consacrer à des faits fort intéressants autre chose que de temporaires et rapides digressions. Mais, tout de même, il serait puéril de nous borner à enregistrer, sous nos *Lettres Catalanes*, uniquement les livres et les articles littéraires nouveaux et ne pas dédier à des manifestations d'ordre moins directement idéal une attention éveillée. Ainsi croyons-nous utile de signaler ici les articles que Mario Aguilar, alerte rédacteur du *Día Gráfico* barcelonais, envoie à *La Libertad* madrilène, cette fille affranchie du vieux *Liberal*. C'est, précisément, dans l'un de ses articles —

inséré au numéro du vendredi 14 avril 1922 — qu'Aguilar a eu le courage de dire hautement qu'à Barcelone l'esprit d'antan s'en était allé à Madrid, centre véritable de la pensée moderne en Espagne. Ces « abdications » de la capitale catalane sont dues, d'une part, au fait de la prépondérance gouvernementale d'un régionalisme bourgeois d'essence conservatrice, qui a contaminé maints intellectuels de second ordre, écrivassiers de presse et de revues se réclamant volontiers du pseudo-doctrinarisme de l'*Action Française*, et, de l'autre, à la réaction violente du syndicalisme anarchiste, fruit naturel de l'obsession nationaliste, étroite et rétrograde. Aguilar écrit des phrases comme celles-ci, hautement caractéristiques et contre lesquelles ne peuvent pas grand chose les réfutations d'un Rovira i Virgili dans les colonnes de sa *Publicidad* :

Les demandes de révision de la Constitution; les plaintes sur la perpétuelle subversion de l'Ordre public; la protestation en faveur de la liberté de la chaire, violée, précisément par le Recteur de l'Université de Barcelone; la miséricordieuse croisade en faveur des affamés de Russie: tout est l'œuvre de Madrid, élevée de son titre de « Cour » à celui de « Capitale » par l'action expansive de ses intelligences. Devant toute cette action, Barcelone hausse les épaules.

Et, à côté de ce phénomène qui n'est d'ailleurs pas spécifiquement catalan, quelques écrivains, qui prétendent incarner la dernière étape de l'évolution littéraire affectent, non plus vis-à-vis de la pensée de France, — qu'ils déclarent, ou à peu près, périmée, — mais à l'endroit du mouvement littéraire de l'Europe tout entière, un air de protection — si profond apparaît, là-bas, le divorce entre la pensée spéculative et l'action sociale, dans de tels milieux. Qui en douterait n'aurait qu'à lire les pages 10-17 de la petite notice que vient de dédier à Alfons Maseras M. Cristófor de Doménec (1).

Nous lisons l'autre jour — dans l'*A B C* du samedi 1^{er} juillet — une notice extraite d'un journal italien sur la Foire du Livre à Florence, à laquelle nous avons nous-même dédié plusieurs ar-

(1) Il n'en est pas moins certain qu'aujourd'hui la jeunesse universitaire de Barcelone manifeste un abandon sensible des disciplines intellectuelles qui enthousiasmaient ses aînés et s'en va avec ardeur aux sports brutaux. Voir l'article de Rovira i Virgili dans la *Publicidad* du soir du jeudi 1^{er} juin dernier, *Aficiones*, où est constaté ce recul, si sensible depuis seulement une dizaine d'années.

tiques dans les derniers numéros de *La Librairie*. On y constatait que

de toutes les régions de l'Espagne, la Catalogne occupe par sa production une grande partie de l'exposition que la nation amie a envoyée à la Foire Florentine. L'idiome catalan, un peu âpre d'accents, et de tours provençaux, s'en tire très dignement, grâce à une production riche et variée, aux côtés du doux (*sic!*) et grave parler de Castille. Malgré les différences d'expression, on voit qu'ils sont frères de cœur et d'esprit, les Barcelonais et les Madrilènes, les Sévillans et les Valenciens. Ils ont exposé fraternellement, sans que les sépare une étiquette de provenance.

Et par une sorte de bizarre mouvement réflexe il nous est aussitôt venu à l'idée de parler un peu, dans cette chronique, des Valenciens, ces cousins germains des Catalans, dont la langue, « plus douce que le miel », fait partie aussi de la grande famille catalane. Justement, nous avons sur notre table divers numéros du *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, qui en est à sa troisième année et dont la belle tenue fait le plus grand honneur à cet Institut. On y trouve des recherches d'érudition locale en valencien, des articles purement littéraires en castillan, — tant en prose qu'en vers, — une bonne revue bibliographique et, en *appendice*, des publications destinées à être réunies en volume, de nature lexicologique et autre, qui donnent l'impression d'un foyer actif de recherches érudites, concentré autour de ce petit organe mensuel extrêmement bien imprimé et illustré documentairement avec un art et une perfection rares. Nous avons tout spécialement remarqué, au fascicule d'avril dernier, les érudits articles de Mosen Manuel Betí, archiprêtre de San Mateo, des publications duquel — mais, cette fois, afférentes à Arnau de Vilanova — nous avons parlé naguère, dans *Hispania* de juillet-septembre 1921. Cette fois, le savant ecclésiastique traite de saint Vincent Ferrier et nous donne, outre un travail sur ce saint à Morella, un curieux sermon de lui en valencien et un fragment de son traité sur l'avènement de l'Antechrist dans une version valencienne contemporaine de l'original latin, ainsi qu'un complément à la description (imprimée en 1917, aux pages 46 et suivantes du *Bulletí de la Bibliotheca de Catalunya*), des manuscrits de l'Eglise de Morella, dont ceux relatifs à saint Vincent sont ici plus minutieusement décrits.

Mais la *Société Culturelle de Castellón* ne se contente pas d'éditer ce précieux *Boletín*. Elle lui a annexé une petite Bibliothèque d'œuvres choisies. C'est ainsi que Mossen Manuel Beti y a publié en 1920, à l'imprimerie des fils de J. Armengot, un curieux livret sur la dispute que soutinrent au XIII^e siècle l'abbé du Monastère de Benizafa — un couvent situé dans la partie la plus mauvaise et la plus septentrionale du Royaume de Valence — et Hugo de Follalquer, parent du roi Don Jaime et Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, à propos du village valencien de Rosell. Ce procès fut perdu par l'abbé et c'est de là que vient la phrase populaire : « *Per mal libell, perdé l'Abat Rosell* ». C'est ainsi, encore, que le linguiste castellonais, En Salvador Guinot, — auquel doivent tant les parlars valenciens, — y a réimprimé — comme premier numéro d'une série sur les classiques valenciens qu'il a l'intention d'éditer — deux romans de Joan Roig de Corella (*Parlament de Casa Mercader* et *Tragèdia de Caldesa*), un théologien du xv^e siècle qui, lyrique et mystique, rivalisa avec Garcilaso et Boscán et dont on connaît les louanges extraordinaires qu'en ont fait Menéndez y Pelayo et Rubió i Lluch. En vérité, Roig de Corella est l'un des cinq souverains du royaume où dominant, avec lui, Fra Antoni Canals, Joanot Martorell, Auzias March et Jaume Roig. Dans une lettre à Don Salvador, le maître musicographe de Tortosa, Felipe Pedrell plus haut nommé, déclare que « la tragédie de Caldesa est une merveille ». Sans doute, mais ce qui attirera surtout l'attention des lettrés, ce sera l'étude dont M. Guinot a enrichi ces vieilles histoires et où sont rectifiées bien des erreurs sur le fameux nouvelliste du xv^e siècle, dont la principale valeur nous semble être surtout de nature archéologique. La *Société* annonce d'autres livres, tant en cours de publication qu'en préparation, dont un volume d'études littéraires de ce même Don Salvador Guinot sur *La Renaissance à Valence et le roman valencien*. Nous en attendons avec impatience le chapitre sur Blasco Ibáñez. Sans vouloir en influencer la tendance, nous osons espérer que M. Guinot saura y faire la part des choses et bien montrer en quoi l'art de Blasco diffère, par exemple, de celui de ce redondant pharmacien que l'Académie de Madrid a haussé au platonique honneur d'être son « correspondant » et dont l'éditeur Vicente Clavel publie les *Œuvres complètes* à l'*Editorial Cervantes*, à Barcelone. Elles n'auront,

il est vrai, que huit tomes, ce qui est encore supportable. Mais qu'il eût été aisé, si M. B. Morales San Martín savait son métier, de les réduire à quatre !

Non plus à Castellón, mais à Valence même a paru, sur cxxxviii et 176 pages in-8°, à l'imprimerie Olmos i Luján (1921), la monographie du P. Fr. Andreu Ivars Cardona, O. F. M. : *Dos creuades Valenciano-Mallorquines a les Costes de Berberia*. C'est une très utile contribution à l'histoire — encore mal connue et sur laquelle il manque un ouvrage d'ensemble du genre de celui de M. de la Roncière pour la nôtre — de la marine espagnole-valencienne, car la marine catalane, à la suite de Campmany (1792), a été fort bien étudiée. Le P. Ivars s'est appliqué à éclaircir documentairement l'obscur chapitre des croisades entreprises dans les dernières années du xiv^e siècle (1397-1399), sur les côtes de Barbarie, ces nids de corsaires d'où partaient les pirates qui désolaient les rivages espagnols de la « mer latine ». Cette solide contribution éclaire un point, inconnu jusqu'alors, d'histoire : l'importance de la marine à Valence aux temps du roi Martin, « l'humain ».

MÉMENTO. — Nous avons lu, dans la *Publicidad* du soir, du 23 mai dernier, que le poète J. S. Pons, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, avait, en passant à Gérone, retour de Barcelone — où il avait lu, aux Jeux Floraux de la capitale catalane, le discours de *gracies* dans lequel, ajoute notre ami Rahola, auteur de l'article, il se déclara « orgueilleux d'être Catalan, mais, aussi, d'être Français » — permis à ce bon fonctionnaire de la *Diputació Provincial* de constater « une fois de plus qu'il n'y a aucune incompatibilité, aucun malentendu entre l'Etat républicain, à la glorieuse tradition libérale, et les régions françaises. La cohésion est parfaite, malgré les aspirations décentralisatrices qui se sont réveillées partout après la Guerre et qui viennent de se révéler en Provence, sur la tombe pleine de clarté du grand Mistral ». — Souhaitons que cette « décentralisation d'esprit républicain ait été propice à l'œuvre dramatique que ce même J. S. Pons vient de faire jouer, en collaboration, dans son Roussillon qu'il aime tant, c'est la *Font de l'Albera*, en deux actes, avec G. Violet, et musique d'E. Morera, ainsi qu'*Amor de Pardal*, idylle en un acte de J. S. Pons, sur le thème de la chanson roussillonnaise. La première représentation, avec musique de la *Cobla* de Peralada, était annoncée pour le 9 juillet, aux arènes de Céret. Nous augurons un franc succès à J. S. Pons et à sa tentative de « décentralisation » dans un art si bien à sa mesure.

A une prochaine chronique l'analyse de diverses nouveautés, en par-

ticulier l'*Anthologie des Poètes Catalans Contemporains* (depuis 1854 : choix de poèmes traduits, précédés de notices bio-et bibliographiques et d'un essai sur la littérature catalane depuis les origines), par M. A. Schneeberger (Povolozky et C^{ie}, éditeurs, 7 fr. 50). Nous avons naguère annoncé la prochaine publication de ce livre et indiqué la part qu'avait eue à sa composition M. Alfons Maseras, qui avait préparé naguère les matériaux d'une œuvre analogue, dont il faut sincèrement regretter qu'elle ne doive pas paraître. Nous parlerons aussi, dans notre prochaine chronique, des deux nouvelles œuvres de l'excellent poète López-Picó : *Dites de tot l'any* (1922) et *La nova Ofrena* (opus XIV, 1922); de trois intéressantes monographies sur Pi i Margall, Ramon Lull et Mila i Fontanals, éditées par l'*Associació Protectora de l'Ensenyança Catalana*; des *Poemes i Cançons* de J. M. de Sagarra (1922); de *La Creació d'Eva i altres Contes* — recueil de contes bien anciens de M. Joseph Carner, puisque le dernier, *El cim*, se trouve déjà dans l'*Almanac de la Revista* pour 1919, p. 186; — du merveilleux petit livret critique de M. Joan Arus : *Evolució de la poesia catalana* (1922) et, enfin, du livre historique de Carles Rahola : *La dominació napoléonica a Girona* (1922), qui complète si heureusement les recherches napoléoniennes catalanes de M. Frederic Camp, du dernier ouvrage duquel (*Napoleó i el Món*, 1921) nous avons dit quelques mots dans un article de la *Renaissance d'Occident*.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grèce et les Puissances garantes. — Chypre. — *To Biblio tón Neón Smyrnis*, Smyrne. — Thraśyboulós Stavrou : *Dromi kai Monopatia*, Smyrne. — *Anthologta tón neón poítón mas*, Politismos, Athènes. — Mémento.

L'interprétation plus ou moins spécieuse que MM. P. Calogeropoulos et N. A. Stratos, anciens ministres, s'efforcent de tirer des traités successifs, intervenus dans le cours du siècle entre la Grèce et les puissances garantes, ne manque ni de force ni d'habileté procédurière; elle pourrait, si elle n'était dirigée contre la thèse du Quai d'Orsay, faire honneur à n'importe quel diplomate de France, et pourtant, à notre humble avis, elle ne sait prouver qu'une chose, c'est que les traités constitutifs du Royaume de Grèce, comme tous les actes du même genre, n'avaient pu prévoir l'imprévisible. Il n'en demeure pas moins que l'immixtion prolongée de l'Entente dans les affaires intérieures de la Grèce a ruiné la popularité de Venizelos, peu à peu considéré par le peuple comme le chef du parti de la guerre. Et le peuple